

Revue étrangères

Les revues espagnoles après le franquisme

Entretien avec Miguel Riera*

Les publications des membres de l'ASEI sont autant des revues que des magazines. Comment justifiez-vous ce choix ?

● Par une communauté de problèmes qui rend inopérante une telle distinction. En Espagne, faire vivre une entreprise éditoriale de culture est si difficile que même des magazines, dans le sens le plus commercial du terme, survivent difficilement. En fait, toutes les formules éditoriales sont représentées : il y a bien sûr de véritables revues de philosophie comme **ER**, de sociologie comme **Sistema**, de politique comme **Leviatán**, etc. Il y a des publications qui sont entre la revue et le magazine, comme **Quimera**, publiée par ma maison d'édition (Montesinos), puis il y a celles qui, comme **Ajoblanco** ou **Sur-Express**, proposent une thématique et un graphisme qui les placent parfois à la frontière avec les magazines d'information générale.

Quels sont ces problèmes ?

● Etrangement peut-être, le premier est lié à l'avènement de la liberté de paroles. Après la mort de Franco en 1975, tout le monde a voulu lancer sa revue, et notamment les autorités provinciales et municipales, les gouvernements autonomes, les fondations dépendant de l'Etat, etc.

Ces revues souvent n'ont pas de présence, pas de distribution, elles sont faites au profit d'intérêts politiques limités, sans volonté de faire de l'intervention sociale réelle. On aurait pu considérer cette explosion de revues gouvernementales ou para-gouvernementales comme un épiphénomène de la liberté retrouvée si elles n'avaient pas été dévoreuses des rares deniers publics disponibles pour les revues. Il ne restait que bien peu de choses pour les revues indépendantes à l'évidence beaucoup moins bien placées pour plaider leur cause et faire valoir leur mérite.

Vers les années 1982-83, notre première demande a donc été que l'Etat, à chacun de ses niveaux, porte également attention aux revues indépendantes, non seulement sous la forme d'aides directes, mais aussi en publicités et en abonnements pour les bibliothèques publiques. Cela n'a pas été simple. La publicité de l'Etat est décentralisée : chaque ministère, chaque département, chaque entreprise publique gère son propre programme. Il faut à chaque fois trouver le bon interlocuteur. Même remarque pour les bibliothèques qui, depuis le retour de la démocratie, ne dépendent plus de l'autorité centrale.

Pour faire entendre notre voix, il faut s'adresser à une multiplicité de personnes que l'on doit encore convaincre de la valeur des revues culturelles. Voilà en quelques mots les objectifs, mais aussi les obstacles que doit affronter notre modeste *lobby*. Ce n'est ni facile, ni évident : les revues ne possèdent aucun véritable poids économique.

La preuve en est que les premières publications membres de l'Association ont presque toutes disparu, emportées par les difficultés. Aujourd'hui, néanmoins, au gouvernement, ceux qui nous écoutent ne sont pas très nombreux, mais nous sont sympathiques.

Les revues bénéficient-elles de subventions de l'Etat ?

● Actuellement, chacune de nos revues jouit d'une subvention accordée par la Direction générale des Communications sociales. Certaines revues peuvent également recevoir une aide d'un gouvernement autonome ou d'une « députation », instance régionale dépendant du gouvernement central. Mais il s'agit pour nous d'une situation provisoire qui se transformera lorsque les revues auront atteint un équilibre économique. Curieusement, le ministère de la culture n'a aucun programme global d'aide aux revues, même s'il lui est arrivé d'aider occasionnellement telle ou telle revue. Il a cependant commencé à acheter quelques abonnements.

Pour conclure sur ce point, je dirai qu'il n'y a pas en Espagne de véritable politique culturelle dirigée vers les revues, même si une certaine volonté commence à poindre. Evidemment, par rapport à l'époque franquiste où toute discussion était exclue, il y a tout de même un progrès. Notre principal effort est maintenant orienté vers l'obtention d'une telle politique comme cela se passe avec les livres. Nous voulons que le gouvernement considère les revues comme une entité culturelle autonome et précieuse comme c'est le cas avec le livre, le cinéma, etc.

Quelle était la situation des revues sous le franquisme ?

● Presque aucune revue n'existait durant les premiers temps du franquisme. Il y avait bien **Insula**, une revue littéraire, ou **El Ciervo**, une revue chrétienne dont les articles, sans être ouvertement contre le régime, laissaient voir entre les lignes quelque lumière, quelque indépendance

* Président de l'Asociación de Editores de Información (ASEI) et directeur des revues *Quimera* et *Lletra de Canvi* (Barcelone).

d'esprit (ces deux revues sont toujours publiées aujourd'hui). Mais graduellement, même dans le monde de la Phalange ou dans celui de l'université, certaines revues ont commencé à dire quelque chose, avec toute la prudence qu'exigeait la vie sous un régime autoritaire. C'était l'époque de la célèbre **Laie**, de **La Nueva Estafeta**, de **Indice**, ou de magazines d'information générale présentant un fort contenu culturel comme **Destino** ; d'abord publication phalangiste, cette dernière a su apporter aux Espagnols le meilleur de la pensée européenne. Déjà, trois ou quatre ans avant la mort de Franco, bon nombre de revues ont vu le jour. La société espagnole avait entamé sa mutation ; à chaque fois que vous alliez prendre un verre dans un bar, on ne parlait que de faire une revue ou un magazine. Tout le monde sentait le besoin de s'exprimer, de lutter contre le régime et dans tous les domaines, de la poésie jusqu'à l'art ou la décoration en passant bien entendu par la politique. Le seul fait d'assumer de manière indépendante une démarche intellectuelle était un acte politique.

Peut-on dire qu'avec l'avènement de la démocratie, un phénomène de sélection naturelle des revues a eu lieu, qui n'a préservé que les meilleures d'entre elles ?

● Il s'est produit un phénomène encore plus intéressant, mais plus tragique aussi. Un peu comme pour les revues de l'exil, presque toutes celles qui ont participé à la transformation politique et culturelle du pays ont disparu. Il faut se rappeler que la transition a été tout aussi intense que rapide. Pour mémoire, c'était le moment où l'Espagne connaissait la crise du marxisme, la montée du socialisme, la fin de la censure au cinéma, dans les maisons d'édition, etc. Or, les revues ont été vite débordées par la réalité sociale. Elles ne sont pas arrivées à anticiper toutes les conséquences de ces formidables changements. Comme si le rythme plus lent des revues par rapport aux quotidiens et aux hebdomadaires avait été pris en défaut. Ce fut notamment le cas d'une véritable revue-



symbole de cette époque, **El Viejo Topo**, à laquelle ont collaboré toutes les têtes pensantes de la gauche espagnole. Pour cela, **El Viejo Topo** subissait constamment la pression de poursuites judiciaires, d'actes criminels ou terroristes. Tant que la lutte fut à l'ordre du jour, tout alla bien. Une fois la liberté acquise, la revue comme ses lecteurs s'évanouirent aussi rapidement que de la fumée. Il faudra un jour réfléchir sur ce phénomène. Néanmoins, on peut tout de suite affirmer qu'il n'est pas sans rapport avec les difficultés économiques dont nous parlions il y a quelques instants. Sans assises financières suffisantes, les revues n'ont pas eu les moyens de suivre comme il le fallait l'intense débat de société qui était en cours.

Créée en 1951 à Barcelone par les trois frères Gomis et quelques amis, tous fils de la bourgeoisie trouvant le franquisme étouffant, la revue *El Ciervo* (Le Cerf) bénéficia très vite à la fois du soutien d'intellectuels et d'écrivains connus et, en échange d'un droit de regard sur les articles, de la protection des autorités ecclésiastiques. Soucieuse d'ouverture sur l'étranger, de diffusion de littératures et d'idées nouvelles, mais aussi de critique des conformismes religieux dans un esprit chrétien, *El Ciervo* ne fut pas directement une revue d'opposition politique. Toutefois, ses rédacteurs avaient choisi, tant que Franco gouvernerait, de ne jamais écrire son nom, et, à partir de 1956, ils subirent certaines formes de répression (interrogatoires, amendes, intimidations, etc.) plusieurs d'entre eux étant soupçonnés — à juste titre d'ailleurs — d'avoir des activités politiques oppositionnelles plus ou moins clandestines. En 1973, un attentat d'extrême droite saccaqua les locaux de la revue.

El Ciervo est une des rares revues nées sous le franquisme qui lui survécut, grâce notamment à un important réseau d'amis et de souscripteurs fidèles. Elle eut entre 4 et 5 000 abonnés au début des années 60, au moment du Concile, alors qu'elle défendait des idées de renouveau dans l'Eglise. Aujourd'hui, son directeur Lorenzo Gomis — par ailleurs poète et responsable des pages d'opinion dans l'*Avant-Guardia* — définit *El Ciervo* comme une « revue culturelle catholique progressiste ». Mais si la revue ne publie pas d'articles contre la foi, l'appartenance catholique n'est pas demandée aux collaborateurs, et les critiques de l'Eglise ne manquent pas.

Avec une structure éditoriale très diversifiée et un contenu davantage culturel depuis la fin du franquisme, la revue (qui est membre de l'ASEI) dispose actuellement d'environ 2 700 abonnés (dont 40 % en Catalogne) et tire à peu près à 4 000 exemplaires. Elle est publiée en castillan. De grand format (24×34), elle présente chaque mois un encart de quatre pages entièrement consacré à la poésie, et chaque année, depuis 25 ans, elle organise un prix pour récompenser un article sur des sujets nouveaux ou difficiles.

Les lecteurs ont donc fait défaut ?

● En effet, c'est là le plus grand des problèmes. Il n'y a aucune véritable tradition de revues en Espagne. Dans la grande presse, à la télévision, on parle beaucoup des revues du passé comme **Laie**, **Hora de España** ou **Cuadernos del Ruedo Ibérico** — cette dernière éditée à Paris durant la dictature et elle aussi disparue avec la démocratie —, mais on tient rarement compte des revues contemporaines actuellement existantes. Aujourd'hui, le journal **El País** a monopolisé le débat d'idées. Cela me semble insuffisant. On ne peut pas soutenir une véritable réflexion dans un quotidien ; il faut un rythme adéquat accordant à ceux qui écrivent tout le recul nécessaire pour mener une analyse qui échappe aux contingences. Trop de personnes pensent encore que la grande presse suffit à assumer cette fonction. Bien sûr, le fait que les revues aient semblé dans un premier temps dépassées par les événements n'a guère contribué à dissiper cette confusion.

Pourtant cette effervescence aurait pu produire un lectorat nombreux, et pourquoi pas, fidèle ?

● Hélas ! il faut maintenant ajouter un autre paramètre. Simultanément, un puissant phénomène d'idéalisation de la culture visuelle, de la culture du corps, de la fête, de la rue, s'est imposé. Tout cela a contribué à créer une génération hédoniste qui, forcément, lit moins. On préfère aujourd'hui aller au cinéma ou fréquenter un bar à la mode que d'acheter et de lire une revue, geste qui demande un certain effort. La lecture aura donc peu profité de cette nouvelle liberté à l'opposé d'autres médias comme la télévision.

A cela s'ajoute le problème de la formation des jeunes. En Espagne, depuis des générations, l'université faillit à sa tâche. Or, comment la culture peut-elle s'épanouir si l'université ne fait pas son travail ? C'est tragique ! Lors d'une conférence que j'ai pu donner devant une classe d'études littéraires, j'ai de-

mandé à ces étudiants combien d'entre eux lisaient régulièrement une revue littéraire : personne, absolument personne sur une cinquantaine d'étudiants. Et dire que ces gens revendiqueront le titre de critique littéraire ! Les jeunes auteurs espagnols sont pratiquement méconnus, mais comment pourrait-il en être autrement lorsque l'on sait que même leur bibliothèque universitaire n'est abonnée à aucune revue littéraire. Ces conditions historiques et sociales — évoquées ici seulement à grands traits — ne permettent guère aux revues espagnoles de trouver un terrain propice à leur épanouissement.

Face à cela, l'ASEI envisage-t-elle des interventions pour accroître le goût de la lecture des revues ?

● Non ! Nos moyens sont trop modestes. Nous avons appris à nos dépens qu'il n'est pas possible de multiplier les objectifs. Durant les deux ou trois premières années d'existence de l'ASEI, nous avons voulu tout faire : débats à l'université, expositions, amélioration de la distribution, achat en commun de papier, contrats communs de publicité, développer nos liens avec l'Amérique du sud et le reste de l'Europe, etc. Résultat : nous ne faisons rien.

Nous avons donc opté pour un programme plus limité : quelques activités comme notre présence à des Salons du livre et des contacts avec des revues étrangères, mais surtout une présence constante auprès des preneurs de décisions au niveau de l'Etat. Pour notre bien d'ailleurs, en ce qui concerne la santé financière des revues, car si beaucoup reste à faire, beaucoup a déjà été acquis. Nous sommes sur la bonne voie. Je ne peux pas en dire autant à propos de notre clientèle potentielle, les lecteurs. Peu de personnes lisent des revues. Que faire ? Des campagnes de sensibilisation, d'incitation à la lecture ? Cela n'est guère efficace. Ce problème ne relève pas de l'étude de marché.



Y a-t-il un secteur qui fonctionne mieux qu'un autre ?

● Les revues qui s'intéressent à l'image, à la photographie ou au cinéma, fonctionnent bien entendu mieux que les autres, mais à peine ! Dans tous les cas, nous parlons de chiffres très modestes. Disons que les plus prospères des revues culturelles atteignent peut-être 20 ou 25.000 exemplaires et un magazine culturel comme **L'Europeo** peut-être 40 ou 45.000 exemplaires. Beaucoup de revues culturelles ne tirent en fait qu'à mille exemplaires. Parmi celles-ci, les revues d'art représentent un cas un peu différent : elles n'ont pas plus de diffusion que les autres, mais obtiennent plus de succès dans la récolte de publicité, de la part des galeries d'art notamment.

Le mécénat représente-t-il un espoir pour les revues espagnoles ?

● Il y a bien des banques qui mécènent des revues de tout genre, comme par exemple l'excellente revue de culture générale **Los Cuadernos del Norte**, ou comme **Album**, un magazine d'art et de littérature. Il y a aussi une revue d'architecture soutenue par l'ordre des architectes. Cela représente bien la voie de l'avenir. Il y a bien sûr quelques revues qui appartiennent à des maisons d'édition. Mais le

los cuadernos del norte

LOS CUADERNOS DEL NORTE, tras nueve años en el mercado, se mantiene fiel a su intención pluralista y clara voluntad integracionista que proclamó en el momento de su nacimiento. Al entender la cultura en su aspecto más amplio, no sólo literario, concede gran importancia a la arquitectura, la ciencia, el pensamiento, las artes plásticas, el cine, etc., e intenta, con vocación europeísta, dar a conocer dentro de España las culturas de fuera de España.

En estos nueve años ha contado con la colaboración de autores consagrados, al tiempo que ha abierto sus páginas a nuevas firmas...



CARACTERÍSTICAS TÉCNICAS

FORMATO: 198 x 275 mm.
N.º DE PÁGINAS: 104
PERIODICIDAD: Bimestral
TIRADA: 9.000 ejemplares
DISTRIBUCIÓN: Enlace, S. A.
PRECIO: 500 ptas.
PRECIO SUSCRIPCIÓN:
Anual (6 números)
España: 2.500 ptas. (más I.V.A.)

EDITA

Caja de Ahorros de Asturias
REDACCIÓN, PUBLICIDAD Y
SUSCRIPCIONES:
Sanz y Forés, 2, 4.º A - 33003 Oviedo
Teléf.: 985-21 75 00

Reproduction d'une des pages du dernier catalogue publié par l'ASEI.

plus souvent, une revue est lancée par un groupe de personnes qui ont quelque chose à dire, et la tendance actuelle est de rechercher activement l'apport de mémoires. De plus, il y a quatre ou cinq ans, on ne pouvait espérer faire vivre une revue par la publicité. Il y a aujourd'hui une évolution encourageante vers une forme de publicité de prestige.

L'Espagne étant un pays multilingue, comment cette réalité se reflète-t-elle dans les revues ?

● La majorité des titres sont publiés en castillan ou si vous préférez, en espagnol, langue de l'Etat central. Il y a aussi des revues rédigées dans les différentes langues nationales en Catalogne, en Galicie, au Pays basque. Leur tirage est plus faible et leur diffusion naturellement plus limitée. Puisque nous sommes à Barcelone, prenons l'exemple de la Catalogne. Celle-ci compte six millions d'habitants ;

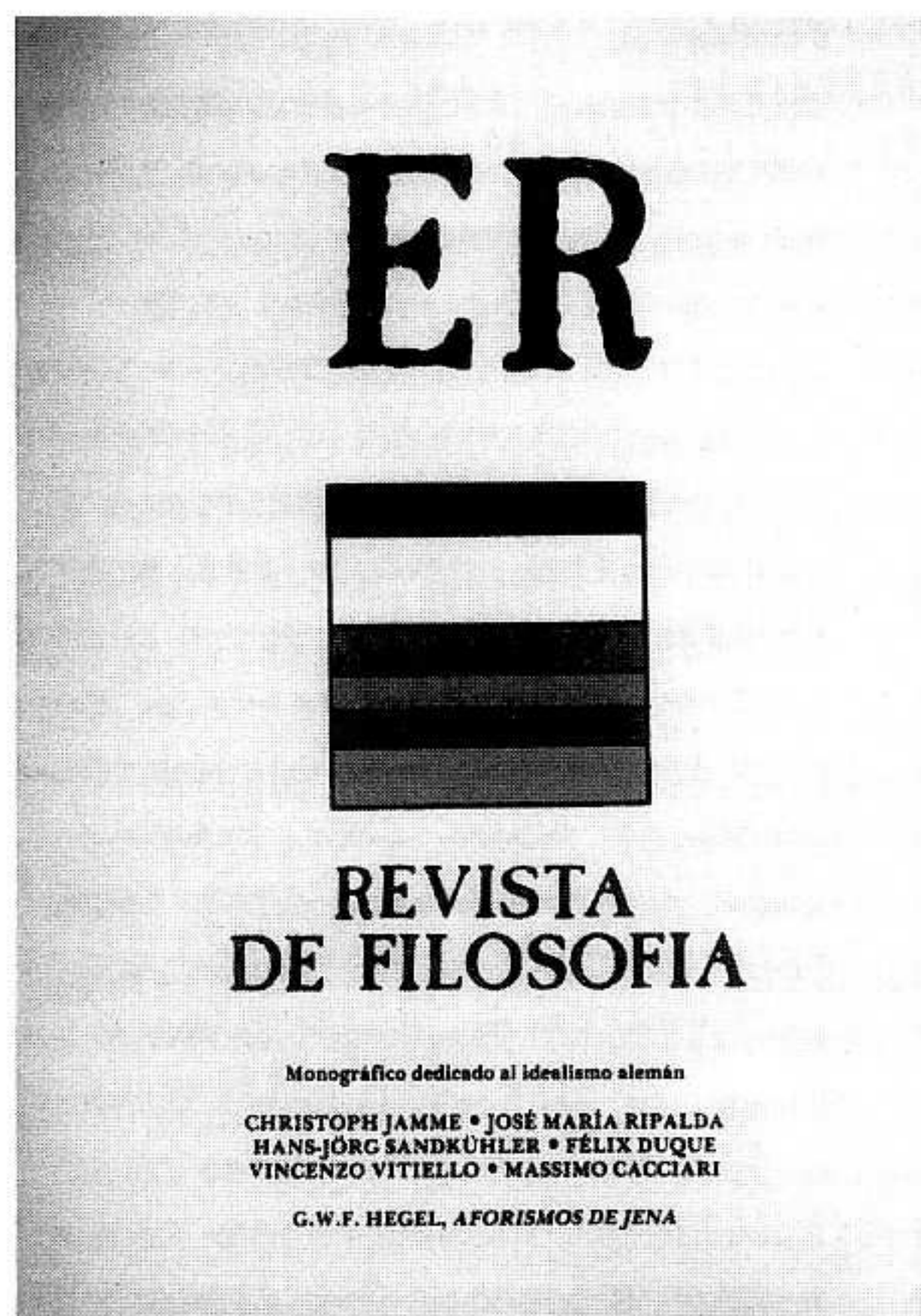
mais pour la plupart d'entre eux, le catalan est une langue domestique qui se parle, mais se lit peu. Bien que cette langue ait été réintroduite dans les écoles après la chute du franquisme, on ne peut espérer de changements réels dans les habitudes de lecture avant une ou plusieurs générations. Ma maison d'édition par exemple publie deux revues, une en catalan, **Lletra de Canvi**, et l'autre en espagnol, **Quimera** ; le tirage de la première n'est que de 8.000 exemplaires — et encore, ce chiffre est celui de la période de promotion actuelle, il sera certainement revu à la baisse — alors qu'il est de 20.000 pour l'autre. Les problèmes de ces revues sont les mêmes, mais amplifiés. Avec ceci que la sensibilité nationaliste plus ou moins forte chez les autorités de ces régions — nations sans état —, peut parfois créer des difficultés supplémentaires pour les revues conçues sur leur territoire, mais en espagnol pour l'ensemble de l'Espagne. L'aide financière ne sera peut-être pas aussi facilement acquise.

Fondée en 1983, l'Asociación de Editores de Información (ASEI) — dont Miguel Riera est président — réunit 37 revues culturelles espagnoles atteignant ensemble un tirage de 330.000 exemplaires et touchant approximativement 1.320.000 lecteurs. L'ASEI accueille environ 80 % de tous les titres de cette catégorie (littérature, philosophie, critique, politique, arts, cinéma, photographie, etc.), à l'exclusion des innombrables revues éditées par les différents organismes publics ou parapublics : *Ajoblanco, Album, Alfoz, Achipiélagu, Arena, Asimetría, L'Avenç, Bitzoc, Bulevar, El Ciervo, Cine video 20, Claridad, El Crítico, El Croquis, Cuadernos de Alzate, Los Cuadernos del Norte, Derechos humanos, Dirigido por..., Er - Revista de filosofía, Espacio/Espaço escrito, FV Foto-Video Actualidad, Guadalimar, Hora de poesía, Insula, Lápiz, Letra internacional, Leviatán, Lletra de canvi, Nuevo siglo, El Paesante, Pensamiento iberoamericano, Quaderns d'Arquitectura i Urbanisme, Quimera, Tendencias, Saber, Tendencias Científicas y Sociales, El Urogallo, Zona abierta.*

L'objectif essentiel de l'ASEI est de résoudre les problèmes économiques qui minent la vie des revues espagnoles et les maintiennent dans un état de précarité permanente. En corollaire, elle cherche à affirmer la présence des revues dans la vie culturelle nationale et européenne. Elle vient de publier une nouvelle édition de son catalogue (*Catalogo de revistas culturales españolas*) donnant un descriptif et une notice bibliographique complète de chacune des publications.

ASEI

Cea Bermúdez, 14-6º, 1.ª
28003 Madrid
Tél. : (91) 254 29 39



Er, une jeune revue sévillane de philosophie

Entretien avec Juan Antonio Rodriguez Tous,

Quel rapport la philosophie espagnole entretient-elle avec les revues ?

Disons d'abord que s'il existe bien une philosophie française, allemande, anglaise, italienne, américaine, etc., je ne suis pas sûr qu'on puisse parler de « philosophie espagnole ». En 1987, une ambitieuse revue intitulée **Azafea** — dont le n° 2 n'a jamais paru — affirmait dans son éditorial que la philosophie espagnole pouvait être comparée à celle de l'Europe puisqu'on y traitait des mêmes sujets. Raisonement philosophique étonnant ! Appliqué au camembert, il ferait un Français de tout Espagnol dégustant ce fromage. Non, je crois qu'il n'y a pas lieu de parler de « philosophie espagnole », mais plutôt de « pensée espagnole ». Celle-ci a parfois pu s'épanouir en profondeur, sans toutefois constituer de système philosophique. Je pense par exemple à Ortega y Gasset et à sa revue **Revista de Occidente**, mais aussi à Unamuno, Maria Zambrano.

Ceci étant dit, il y a à l'heure actuelle en Espagne une trentaine de revues culturelles dont le cinquième est constitué de revues philosophiques. J'exclus de ce décompte quelques titres créés par des universitaires afin d'embellir leur *curriculum* — ce qui est légitime, mais sans intérêt —, et les revues de théologie ou celles étroitement liées à un ordre religieux. Il nous reste alors **Theoria** à San Sebastián (philosophie de la science, logique, épistémologie), **La Balsa de la Medusa** à Madrid (esthétique et philosophie de la littérature), **Meta** qui est la revue de philosophie des étudiants de l'université autonome de Madrid.

Quelles sont les origines de Er ?

Er a été lancée en juin 85. Tous les membres du groupe fondateur ont été formés à l'Université de Séville. Sur les six que nous étions alors, cinq appartenaient à la même promotion alors que le dernier était assistant à la faculté. Contre toute apparence cependant, l'intention du groupe n'était pas de constituer une école ou une faction. En fait, le peu de coïncidence entre nos conceptions de la recherche aurait suffi pour empêcher que nous nous transformions en cénacle, si nous n'avions pas été unis par des objectifs communs. D'abord rompre avec l'image traditionnelle de notre Académie où la philosophie est entièrement dominée par l'Opus Dei. Cette secte catholico-financière contrôlant cinq des six chaires, il s'agissait de montrer que son hégémonie pouvait être contestée de l'intérieur. Il nous fallait également créer un cadre d'expression large, ouvert aux domaines de recherche les plus divers et favoriser des méthodes de travail équidistantes des pratiques académiques et de la vulgarisation de qualité. Tout cela, nous le souhaitons au sein d'une politique éditoriale non interventionniste ; nos auteurs s'expriment à travers leurs textes seuls, sans interférences du comité de rédaction. C'est d'ailleurs pourquoi nous avons choisi de ne jamais publier d'interview d'auteur ou de chercheur.

Cette approche généreuse ne risque-t-elle pas de se perdre dans la confusion des genres et des intérêts ?

L'organisation des rubriques, qui apparaissent ou non selon les besoins du moment et matérialisent nos orientations éditoriales, doit mettre un peu d'ordre dans cette pluralité. « *Généalogie de la modernité* » a pour tâche d'éclairer celle-ci depuis son origine ; « *Philosophie/Littérature* » parcourt l'espace de coexistence et de friction entre ces deux domaines ; « *Herméneutique et post-structuralisme* » traite des grands problèmes d'interprétation ; « *Après Heidegger* » est la rubrique la plus métaphysique ;

« *Fragmentaria* » réunit des ébauches, des notes, des exposés interrompus ou des morceaux omis dans la version finale d'un texte ; ces fragments ou épigrammes sont volontairement publiés hors contexte, si ce n'est parfois quelques petites notes fournies par l'auteur lui-même ; « *Pensée espagnole* » s'intéresse à nos traditions intellectuelles. Ajoutons à ces exemples « *Traductions et textes inédits* », la seule rubrique fixe de la revue, mais peut-être aussi la plus imprévisible : Hegel, Frédéric de Tours Escoto, Hume, Diogène de Énoanda, Fichte, Nietzsche et Salomon Maimon ont été à tour de rôle présentés. Le sixième numéro de la revue, en 1988, consistait en une monographie consacrée à l'idéalisme allemand.

Cette fragmentation s'impose aussi à la vie concrète de la revue ?

Animer une revue exige en effet une *maestria* dans l'art de rassembler des appuis épars, faute d'une politique d'envergure du Ministère de la Culture en direction des revues. *Er* doit solliciter les différents paliers gouvernementaux espagnols. De façon sporadique, elle a reçu une aide du gouvernement autonome andalou, de la municipalité et de la province de Séville. De son côté, l'Etat central nous offre une subvention par l'intermédiaire de la Direction Générale des Moyens de Communication Sociale. Cette fragmentation et cette absence de vision globale du phénomène « revue » cause de nombreux problèmes pratiques. Du point de vue fiscal par exemple, on ne fait guère de distinction entre les revues du type d'*Er* et les publications à grand tirage. La TVA nous est donc exigée... et remboursée intégralement puisque nous sommes toujours déficitaire. Ce jeu de comptabilité complexe et inutile est disproportionné pour une petite structure comme la nôtre. Un autre exemple, la municipalité de Séville nous impose une licence d'activités professionnelles d'environ 1.800 F alors que cette même licence coûte 600 F à un tenancier de bar autrement plus prospère.

Quel est le tirage d'Er ?

Nous tirons à 1.350 exemplaires. Nous avons 300 abonnés et environ 100 ententes d'échange. Nous tenons particulièrement à privilégier ce mode de diffusion car l'abonné est toujours un lecteur fidèle. D'autre part, la couverture d'*Er* présente toujours une composition sérigraphique à 5 couleurs à la manière de Mondrian. Pour *Er*, le style de Mondrian exprime à merveille la quiétude découlant des activités de la pensée, l'harmonie froide et schématique du monde des concepts. Mais ce n'est au fond qu'un choix, une interprétation. Chaque numéro de la revue a aussi son affiche sérigraphique reproduisant la composition de la couverture.

Comment s'opère la distribution de la revue ?

La distribution en Espagne est un véritable chaos. Il existe plus d'entreprises de distribution que de maisons d'édition, et cela a des conséquences fâcheuses sur le marché du livre et des revues. Les librairies reçoivent un véritable flot de nouveautés qu'elles arrivent difficilement à gérer et à mettre en valeur. En plus, les revues d'idées souffrent paradoxalement d'un handicap, celui de la périodicité. Les articles publiés dans *Er*, pour des raisons évidentes, ne perdent pas de leur fraîcheur à la parution d'un nouveau numéro. Nous ne sommes pas liés à l'actualité immédiate. Pourtant, du point de vue d'un responsable commercial d'une librairie, un invendu n'est qu'un déchet dont il faut se débarrasser. Lorsque Hegel, en parlant de la tâche de la philosophie, évoquait le « dur travail du concept », il ne pensait certainement pas au travail bureaucratique que suppose toute publication de revue en Espagne.

(Propos recueillis par Yves Chevrefils Desbiolles)

Quelles sont les relations des revues espagnoles avec l'Amérique hispanophone ?

● Les pays d'Amérique latine sont plongés dans une crise chronique et ne semblent pas pouvoir se relever d'une situation économique catastrophique. La communauté de langue et dans une large mesure, la communauté culturelle donneraient mille et une raison d'échanger régulièrement nos idées par le biais des revues. Mais voilà, les rares revues espagnoles qui ont été expédiées là-bas ont été mal distribuées, et lorsqu'elles ont pu vendre quelques exemplaires, jamais elles n'ont touché d'argent. Ajoutons qu'il y a une inégalité d'intérêt. Si, là-bas, existe une certaine demande pour les revues espagnoles, ici, on manifeste peu d'intérêt pour ce qui vient d'Amérique latine. Bref, cet axe potentiellement riche pour les revues est pour le moment en panne.

Et l'Europe ?

● Contrairement à ce qui se passe pour l'Amérique latine, les Espagnols semblent éprouver une grande fascination pour la constitution d'une Europe culturelle. Cela s'est concrétisé par une nette augmentation du nombre d'articles traduits dans notre langue non seulement du français, source traditionnelle d'échanges dans les années 60 et 70, mais du russe, de l'allemand, de l'anglais, etc. La contrepartie semble également vraie : l'étranger manifeste un intérêt pour la nouvelle Espagne. La littérature et l'art espagnols ont certainement une meilleure diffusion aujourd'hui. Mais enfin, cela n'a rien changé au niveau des revues, qui n'ont pas constaté d'augmentation des faibles demandes d'abonnement en provenance des autres pays d'Europe. ■

(Propos recueillis par Yves Chevrefils Desbiolles)